

Vivre et écrire la politique chez Machiavel : le paradigme du ritratto

CRISTINA ION

Revue *Cités*

Dans une célèbre lettre adressée à son ami Francesco Vettori le 10 décembre 1513, Machiavel désigne l'opuscule du *Prince*, qui traite « de ce qu'est un principat, de quelles espèces ils sont, comment ils s'acquièrent, pourquoi ils se perdent »¹, comme la formulation écrite de l'*arte dello stato*. L'acquisition de cet art est liée, dans cette même lettre, aux « conversations » avec les anciens et aux quinze ans passés au service de la République florentine. La « longue expérience des choses modernes » et la « continuelle lecture des anciennes », comme le dira la dédicace du *Prince*², représentent le socle sur lequel Machiavel a bâti son œuvre.

C'est le rapport entre l'expérience pratique et l'œuvre politique de Machiavel qui nous intéresse ici. Car, s'il y a bien un lien, explicitement posé, entre l'office public accompli avec talent et passion pendant quinze ans et la rédaction des œuvres politiques dans le désœuvrement forcé de Sant'Andrea, la question du passage de la pratique à la « théorie » reste ouverte. *Le Prince* n'est pas une simple « mise en écriture » de la pratique, une copie de la réalité (il n'est pas non plus une construction spéculative), mais le résultat d'une refonte intellectuelle des choses vues et des choses lues. Quels sont les instruments de cette refonte ? Quelles figures et quels procédés propres à la correspondance diplomatique préparent le terrain de l'œuvre à venir ? Quel savoir Machiavel tire-t-il de sa pratique pour avoir besoin d'écrire *Le Prince* ? Afin de répondre à ces questions, il ne suffit pas d'identifier l'apparition des thèmes centraux de la pensée de Machiavel dans ses premiers écrits pour souligner ensuite leur aboutissement dans l'œuvre de maturité. Cela ne nous aiderait pas à saisir de près ce qui, dans l'appropriation de l'histoire vécue, déclenche l'écriture politique. Cela n'éclairerait

1. Cf. *Le Prince*, Paris, PUF, 2000, coll. « Fondements de la politique », p. 531.

2. Sauf mention contraire, toutes les citations de Machiavel suivent l'édition française de ses *Œuvres* par Christian Bec, Paris, Robert Laffont, 1996, ici p. 109. L'édition italienne de référence est *Opere*, introduction et notes par Corrado Vivanti, Turin, Einaudi-Gallimard, « Biblioteca della Pléiade », 1997-1999, 3 vol.

pas non plus ce que *Le Prince* a d'incommensurable avec l'expérience qui le génère. Dans ce qui suit, nous nous proposons d'étudier le lien entre les légations et l'œuvre politique à travers ce qui nous est apparu comme le paradigme de l'approche machiavélienne de l'expérience, le *ritratto*.

La politique du quotidien

Dans la masse des lettres officielles qui nous sont parvenues, notre sélection a été orientée par un double critère. Premièrement, s'agissant d'une étude des années d'apprentissage qui précèdent la rédaction des œuvres majeures, nous n'avons retenu que les lettres écrites *ante res perditas*. Deuxièmement, il faut commencer par rappeler que les « *legazioni e commissarie* » ne forment qu'une partie de la correspondance officielle de Machiavel, rédigée lorsqu'il était éloigné de la chancellerie et se trouvait en mission soit dans les cours italiennes ou étrangères, soit dans le *dominio* florentin pour des questions liées essentiellement à la guerre de Pise et à la mise en place de l'*Ordinanza*. Outre ces dépêches, cette correspondance comprend toute la production de la seconde chancellerie, de la main de Machiavel ou élaborée sous sa responsabilité (lettres envoyées aux autorités locales florentines, procès-verbaux de *consulte*, instructions pour les ambassadeurs partant en mission)³. L'activité de Machiavel à la chancellerie et les débats politiques du temps sont également à l'origine de rapports rédigés à la demande de ses supérieurs, motivés par sa connaissance particulière de certaines situations auxquelles il s'est trouvé confronté dans le cadre de son office. Ces textes figurent dans les éditions modernes parmi les « écrits politiques mineurs », à côté d'autres où Machiavel soutient ses propres projets, comme l'organisation de la milice florentine, ou fait fructifier à son usage personnel l'expérience des légations.

Nous avons concentré notre attention sur la correspondance diplomatique pour deux raisons. En premier lieu, c'est dans le cadre mouvant des relations internationales que le jeu politique qui alimente le « *ragionare dello stato* » est plus imprévisible et plus lourd de risques, et qu'il suscite les interrogations les plus troublantes sur les critères de la réussite politique. Le *stato* et l'art qui s'y rattache se révèlent dans les relations entre États vues par l'ambassadeur, historien et interprète du présent. L'attention portée aux discordes internes à la cité n'est pas une simple réaction au discours consensuel des historiens humanistes, mais participe à une nouvelle vision des choses marquée par l'instabilité et le conflit, qui dérobe toute stabilité au cadre

3. Cf. la distinction établie par Fredi Chiappelli et Jean-Jacques Marchand in Niccolò MACHIAVELLI, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, Bari, Laterza, 1971-1985, quatre volumes publiés couvrant la période 1498-1505.

institutionnel où l'acteur politique est contraint d'évoluer. Le débat florentin était axé sur la capacité des institutions républicaines à assurer la coexistence pacifique de toutes les catégories sociales et politiques pour le bien commun de la cité. La tension entre la perfection des institutions et le besoin de réformes est exacerbée par le débordement du danger extérieur. L'interdépendance entre les discordes internes qui affaiblissent le régime et la nécessité de survivre dans le contexte international mène à une prise de conscience concernant la place de la force en politique. Un État est entouré, concurrencé, limité, menacé par d'autres États. La cité n'existe pas uniquement par son système de gouvernement, mais également en tant que *stato*, puissance dénombrable susceptible de se heurter à d'autres *stati*. Sa structure interne se mesure dès lors en fonction de sa capacité à créer les conditions susceptibles de la maintenir dans ce contexte et de soutenir la guerre.

En deuxième lieu, lorsque plus tard, dans la solitude de son cabinet, Machiavel enlève ses vêtements de tous les jours et revêt « des habits dignes de la cour d'un roi ou d'un pape » pour entrer « dans les antiques cours des Anciens », il entreprend ce voyage dans le passé comme autrefois ses missions auprès de seigneurs, rois, empereurs et papes. La différence est que, si autrefois l'histoire lui servait de guide pour la compréhension des actions des personnages du présent (en mission auprès de César Borgia, il demande qu'on lui envoie les *Vies* de Plutarque ⁴), maintenant ces personnages rejoignent les personnages de l'Antiquité pour nourrir l'écriture du traité politique. C'est en connaissant « les raisons de leurs actes » ⁵ que l'écrivain est capable non plus de déchiffrer une situation présente, mais d'inscrire les faits particuliers dans une réflexion plus générale sur les possibilités de l'action politique. Passé ancien et passé récent se fondent dans une même matière où Machiavel trouve les éléments qu'il doit retenir et comprendre pour « faire science ».

Deux mots reviennent régulièrement sous la plume de Machiavel diplomate : *intendere* et *ritrarre* (ou *trarre*) ⁶. *Intendere* veut dire entendre, mais aussi comprendre. *Ritrarre*, retirer, extraire des informations. Les deux supposent d'aller au-delà des apparences. Cela signifie que le récit des événements au jour le jour est accompagné d'un travail d'accès à une vérité qui se dérobe, et de sélection des informations ainsi acquises de façon à donner la mesure des forces en présence et à réduire le nombre de conjectures possibles. Quand il ne parvient pas à obtenir des informations sûres, l'envoyé flo-

4. Voir la lettre de Biagio Buonaccorsi du 21 octobre 1502.

5. Lettre du 10 décembre 1513, *op. cit.*

6. Pour une analyse de la manière de procéder de Machiavel dans la correspondance diplomatique, voir Giulio Ferroni, « La struttura epistolare come contraddizione (carteggio privato, carteggio diplomatico, carteggio cancelleresco) », in Jean-Jacques MARCHAND (dir.), *Niccolò Machiavelli. Politico, storico, letterario*, Actes du Colloque de Lausanne, 27-30 septembre 1995, Rome, Salerno, 1996, p. 247-269.

rentin s'avoue impuissant et s'en remet aux apparences. *Intendere* et *ritrarre* engagent la perception et le jugement : à la fois écouter/voir et comprendre, saisir par l'ouïe/vue et par l'intelligence. En effet, la relation avec la réalité dont on est censé rendre compte s'établit à travers le contact visuel et auditif. Les faits vus (mouvements de troupes, allées et venues de messagers et d'ambassadeurs, expression physique de la personne affrontée au cours des audiences) et entendus (opinions et discours divers, nouvelles parfois contradictoires concernant des événements éloignés) constituent une masse de signes dont l'intelligence doit reconnaître la signification. Il s'agit à la fois d'accéder à la vérité derrière les apparences trompeuses et d'interpréter les choses vraies dont la signification est douteuse (notamment des choses vues, car la vue l'emporte sur l'ouïe dans la hiérarchie des preuves). Ce travail d'interprétation comporte deux directions : une verticale, qui descend en profondeur pour extraire la signification des signes observés, et une horizontale, qui les confronte les uns aux autres et appelle plusieurs sources à l'appui. L'une creuse la réalité observée, l'autre la sillonne.

Ritrarre ne veut pas dire reproduire ce que l'on voit et entend, mais mettre au jour ce qui n'est pas visible immédiatement, retirer l'essentiel de ce que l'on observe dans la réalité, accéder à une vérité cachée sous une surface trompeuse et souvent mal interprétée. Le *ritratto* conserve ce qui a été extrait d'une légation, une sélection des causes profondes d'un phénomène considéré comme important ou problématique. Les *Ritratti* des choses de France et d'Allemagne ne sont pas des « portraits », mais des textes où Machiavel couche par écrit une série d'observations « retirées » de ses légations⁷ : des observations amenées à rester malgré leur enracinement dans des situations particulières et fuyantes, et qui laissent derrière elles cette particularité pour se donner comme valables dans toutes les situations. Mais le *ritratto* n'est pas une simple généralisation, il se construit d'observations concentrées autour d'une question qui motive leur sélection, pour soutenir un certain jugement critique. Ce sont des synthèses sectorielles qui retirent et retiennent de la réalité ce qu'elle a de plus essentiel, en fonction de certains thèmes de réflexion qui se sont imposés progressivement à l'esprit. D'une part, ces thèmes se sont dégagés sous le regard critique de l'observateur qui repère des aspects problématiques appelant un éclaircissement, ou qui se reconnaît insatisfait des réponses traditionnelles. D'autre part, les interrogations machiavéliennes sont suscitées par la situation florentine. La faiblesse militaire de la cité du lys et sa vulnérabilité politique dans l'équilibre rompu des relations italiennes sont, pour Machiavel comme pour tous ses compatriotes, un objet de méditation. Ainsi, les *ritratti* s'accumulent, même s'ils ne prennent

7. Cf. Jean-Jacques MARCHAND, *Niccolò Machiavelli. I primi scritti politici (1499-1512). Nascita di un pensiero e di uno stile*, Padoue, Antenore, p. 263 et 287.

pas forcément la forme d'un texte écrit. Machiavel s'interroge tout au long de son service sur ce qui fait la puissance d'un État, la réussite d'un individu ou d'une entreprise, l'efficacité d'une institution ou d'une action, et les réponses à ces interrogations, jamais tout à fait définitives, toujours susceptibles d'être remises en cause, l'entraînent à élargir son « capital » d'expérience.

Le *ritratto* n'est pas une généralisation et encore moins une simplification ou un résumé. C'est une œuvre de jugement, qui s'attache à comprendre la cause et le fondement d'une chose. Pour y parvenir, l'esprit effectue un travail à rebours, des effets aux causes. La puissance d'un État ou la réussite d'un individu s'imposent en tant qu'effets. Comme tels, ils exigent d'être examinés de façon à savoir ce qui les a produits. Ce travail suppose d'abord un retour sur la réalité observée au jour le jour, afin de reconstituer le chemin vers les effets qui demandent à être analysés. Il suppose ensuite la synthèse des éléments qui semblent conduire à ces effets, avec des instruments de mesure propres au raisonnement diplomatique : l'étendue des « fondements », certaines manières de procéder et qualités personnelles plutôt que d'autres. Le regard s'attache aux situations et aux objets en tant qu'effets, c'est-à-dire comme résultats d'un processus historique ou d'une démarche humaine qui se les était donnés pour fins. L'étude des faits comme effets permet d'inventorier leurs causes, de les classer et de les réduire éventuellement à un nombre limité. Aucun événement n'est offert à l'imitation en raison de sa valeur édifiante ou de son caractère mémorable, mais à la suite d'une analyse qui le restitue dans toute sa complexité politique⁸. Le *ritratto* représente le paradigme de l'approche machiavélienne de l'expérience. Il témoigne de la mise au point politique du regard sur l'histoire. Le traité du *Prince* s'appuie sur le capital de *ritratti* accumulé pendant les quinze années d'activité diplomatique et de lectures pour mener plus loin une réflexion qui se situe maintenant à un autre niveau de généralité.

Il importe donc d'examiner la manière dont la réalité racontée au jour le jour se transforme en *ritratto*. Pour y parvenir, il faut descendre au cœur même de l'activité diplomatique de Machiavel. Un texte essentiel nous éclaire sur ce que nous pourrions appeler les devoirs de l'ambassadeur : le

8. Gennaro Sasso a remarqué que, dans les écrits de Machiavel sur la France et l'Allemagne, ces deux pays ne sont pas présents dans leur consistance historique, mais représentent deux types d'États (l'État désuni et faible et l'État centralisé et fort). La France et l'Allemagne ne sont pas « des pays à décrire [...] ». Elles sont, principalement, des problèmes politiques à résoudre... » (*Niccolò Machiavelli I. Il pensiero politico*, Bologne, Il Mulino, 1993 (1958), p. 301-302). Cela ne veut pas dire que Machiavel veut enfermer la réalité dans des typologies définitives et universelles. Sa démarche tend plutôt à cumuler les approches particulières pour en déduire des considérations d'ordre général. Mais ces considérations ne sont pas données une fois pour toutes : le *ritratto*, extrait de l'histoire, doit à son tour être ajusté continuellement à l'histoire.

Memoriale a Raffaello Girolami, quando [...] partì per Spagna all'Imperatore (1522). Ce texte nous révèle deux éléments importants : il met en évidence les caractéristiques de la prudence diplomatique, les instruments du raisonnement que Machiavel et ses contemporains utilisaient pour maîtriser les relations mouvantes entre États ; il découvre également le procédé qui va permettre à Machiavel de dépasser cette prudence diplomatique, ressentie comme insuffisante. L'ambassadeur a pour tâche essentielle de mesurer des forces et de prévoir la tournure que vont prendre les événements. Mais la vérité se dérobe et il doit mettre en œuvre une technique d'observation censée ramener à la surface cette vérité enfouie sous l'opacité, la variabilité et les mensonges des faits et des personnages qui se présentent devant ses yeux. L'ambassadeur ne doit pas se mettre en avant, mais rester modeste devant ses supérieurs qui représentent les institutions de la République. Pour acquérir de l'honneur sans paraître présomptueux, Machiavel conseille au futur ambassadeur deux méthodes : le recours au stratagème des « sages » et les rapports intermédiaires. La première de ces méthodes consiste à mettre dans la bouche des « sages » fréquentés à la cour, groupe sans forme ou identité mais censé avoir beaucoup de crédit, les jugements qu'il porte sur les faits observés et les renseignements assemblés. La deuxième, à rédiger de temps en temps des rapports plus consistants que les missives régulières, avec des informations qui dépassent le récit événementiel et la prévision à court terme pour s'attacher aux structures (nature du prince, l'autorité qu'il a sur ses sujets, puissance des grands, nature du peuple, tendances générales de la politique extérieure). Moyens d'auto-promotion, ces deux méthodes sont en même temps dictées par le besoin d'introduire un décalage entre l'écriture et la chose racontée, entre les contraintes de la mission officielle et le regard personnel de celui qui l'accomplit. Ce décalage est fondamental pour comprendre l'origine du *ritratto*. Car, pour Machiavel, il constitue un espace de liberté qui abrite le jugement personnel, le conseil, la critique de la politique traditionnelle. Une étude de ses principales légations montrera que ce décalage, préservé discrètement, permet à la critique de s'exprimer et à l'observation de s'exercer au-delà des détails quotidiens.

La tâche officielle de l'ambassadeur comporte déjà une part d'interprétation : le jugement est présent au-delà de l'exacte observation quotidienne, dans la prévision du futur, qui suppose de porter une attention particulière aux structures politiques, à la nature des princes et des peuples, aux alliances extérieures dont s'entoure un État et à son organisation militaire, donc aux « fondements » permettant de mesurer les forces en présence. Les lettres de Machiavel ont gardé la trace de son intérêt pour la nature des Français, pour le fonctionnement du royaume de France, pour l'organisation des Suisses. Cet intérêt n'a rien d'une curiosité de voyageur, il est au contraire

dicté par un rigoureux pragmatisme. L'ambassadeur doit mettre en balance des puissances. Il s'intéresse donc aux éléments qui font la puissance d'un État. Mais c'est au-delà du contexte diplomatique que ces observations, qui souvent ne sont pas consignées dans les dépêches régulières, vont se révéler fécondes. Les *ritratti* retiennent ce qui n'est pas périssable, ce qui est jugé essentiel (événements, hommes, structures). Il s'agit à la fois d'une clarification due à la distance dans le temps et au regard rétrospectif, et d'une sélection délibérée à vocation critique, autour d'un problème qui va contre certaines habitudes ou idées communément admises. Cette démarche cherche à affermir le terrain sur lequel l'esprit va pouvoir s'appuyer, et à élargir le grand livre de l'histoire lue ou vécue dans lequel il puisera des exemples. Mais cette histoire n'est ni quantitative ni chronologique. Elle est constituée d'une accumulation de *ritratti* qui isolent les épisodes historiques et les repensent pour répondre à des problèmes posés par la politique contemporaine.

Représentant de la République et soucieux de respecter son mandat, Machiavel n'est pas pour autant moins libre dans ses jugements à l'égard de la politique qu'il doit défendre. Il y a, dans sa correspondance, une dimension critique qui n'est pas immédiatement perceptible. Au-delà du métier diplomatique, c'est cette dimension critique qui ouvre véritablement la voie au *Prince*. Partagés entre la raison et la fortune dans la conduite des affaires, les Florentins pratiquent une politique de neutralité et d'attentisme, censée leur procurer la sécurité et leur éviter de se retrouver dans le camp des vaincus à la suite d'une décision précipitée. La *ragione* est un instrument qui vise à estimer et à réaliser ce qui est possible, sans vouloir forcer les choses dans le sens de ce que l'on veut idéalement, et sans non plus s'abandonner à la fatalité. C'est une prudence calculatrice qui permet de prendre les décisions appropriées et de prévoir les actions des autres en se fondant sur l'expérience. Cette foi dans la *ragione* n'est que la contrepartie du sentiment d'impuissance devant des forces qui échappent à la raison, comme la *fortuna* et la *necessità*⁹. C'est selon la *ragione* que les ambassadeurs agissent pendant leurs missions, et c'est la fortune qu'ils invoquent lorsque la réalité se refuse à l'intelligence et à la prévision. Leur combat pour élargir le territoire de la raison et le soustraire à l'emprise de la fortune est quotidien. Pour Machiavel, ce combat se déroule sur deux fronts : l'amende-

9. Pour les idées politiques florentines à l'époque de Machiavel, voir Felix GILBERT, « Florentine political assumptions in the period of Savonarola and Soderini », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1957, 20, p. 187-214, et, du même auteur, *Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au XVI^e siècle*, trad. fr., Paris, Seuil, 1996, notamment les chapitres « Idées, problèmes et institutions politiques à Florence à la fin du XV^e siècle » et « La crise des fondements de la réflexion politique ». Voir également Guidubaldo GUIDI, *Lotte, pensiero e istituzioni politiche nella repubblica fiorentina da 1494 al 1512*, Florence, Olschki, 1992, vol. I, deuxième partie.

ment des instruments rationnels de la prudence et l'introduction d'une nouvelle idée de vertu, qui ensemble constituent l'*arte dello stato*. En effet, cette prudence traditionnelle des gouvernants florentins s'avère impuissante à répondre aux provocations de la fortune. Les lois et la diplomatie, mises en place à cet effet, ne peuvent plus contenir les hommes et les événements. Face à cette impuissance, la prudence connaît chez Machiavel d'importantes transformations au-delà de son détachement des fins morales, commencé avant lui : en s'appuyant sur une théorie de la nature humaine et de la fortune, il confond sagesse et prudence dans la connaissance des futurs contingents, il corrige le regard sur l'histoire pour donner un support à cette connaissance en l'absence de toute référence métaphysique, et surtout il lui attache une dimension quasi démiurgique, la *virtù*, censée ajuster la décision à l'occasion et à forcer la réussite de son application¹⁰. *Le Prince*, résultat de ce combat, est préparé par la critique que le secrétaire diplomate formule à l'encontre de la politique dont il est le représentant. La *virtù* s'apprête déjà à excéder la *ragione*, et à souligner la nécessité de l'engagement et de la force pour pouvoir prospérer à la faveur de la bonne « qualité des temps ». Car l'inégalité qualitative du temps et la capacité de voir « *discosto* » avaient tendance à s'effacer derrière l'aplatissement produit par la quotidienneté du raisonnement diplomatique, par ses calculs et ses prévisions à court terme, par sa confiance dans le temps qui, passant, apporte des « bénéfices » ou révèle la vérité.

L'espace de la critique

Le jeu diplomatique fonctionne selon une logique de partage entre amis et ennemis, et, après évaluation de la puissance de chaque camp, entre vainqueurs et vaincus. La guerre en cours ou latente, attendue ou différée, plane sur les relations entre États et détermine la division en camps, perpétuellement reconduite, indépendamment de leur composition. L'équilibre n'est jamais atteint. L'ambassadeur doit mesurer les forces à partir de l'un ou l'autre des camps qui s'affrontent. Des bilans provisoires ponctuent ses lettres.

10. Pour le tournant machiavélien dans l'histoire du concept de prudence, voir Rodolfo DI MATTEI, « Sapienza e Prudenza nel pensiero politico italiano dall'Umanesimo al sec. XVII », in Enrico CASTELLI (dir.), *Umanesimo e scienza politica*, Actes du Congrès International d'Études Humanistes (1949), Milan, Marzorati, 1951, p. 129-143 ; Fredi CHIAPPELLI « Prudenza in Machiavelli (*Il Principe*, *Discorsi*, *Arte della guerra*) », in *Letteratura e critica. Studi in onore di Natalino Sapegno*, Rome, Bulzoni, vol. IV, 1977, p. 191-211 ; Christian LAZZERI, « Prudence, éthique et politique de Thomas d'Aquin à Machiavel », in André TOSEL (dir.), *De la prudence des anciens comparée à celle des modernes*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 572, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 79-128 ; Thierry MÉNISSIER, *Machiavel, la politique et l'histoire. Enjeux philosophiques*, Paris, PUF, 2001, p. 97-125.

Son regard s'attache d'abord aux fondements. Quand ceux-ci manquent, la raison hésite ou s'empporte : Jules II part en guerre sans que l'on voie très bien où sont ses soldats et ses alliés. L'expédition de 1506 contre Pérouse et Bologne, ainsi que l'état d'hostilité avec la France à partir de 1510, autrement plus dramatique pour Florence, montrent un pape impulsif et obstiné qui déclenche des conflits avant de s'armer, sans risquer toutefois de perdre son État. En revanche, quand les fondements se reconstruisent après avoir été sérieusement ébranlés, la raison se méfie, puis exulte : César Borgia semble au début se laisser porter par la faveur de ses puissants protecteurs, mais très tôt il consolide ses propres forces et se préoccupe d'asseoir son pouvoir en Romagne. Dans ces deux cas, la fortune est intervenue pour marquer la séparation arbitraire entre la préparation d'une action et sa suite. L'absence ou la présence des fondements issus de l'effort humain devient de ce fait relative. Cependant, pour Machiavel, la reconnaissance de la nécessité n'est pas synonyme de résignation : la fortune nous offre elle-même la possibilité de choisir et de prendre l'initiative à travers les occasions qu'elle met à notre disposition. Pour les Florentins, la *necessità* désigne une situation défavorable de contrainte, qui annule la liberté d'agir : c'est la mauvaise fortune, le blocage de toute perspective, le contraire de l'occasion. S'y opposer est aussi vain que de s'y abandonner. Mieux vaut, à la faveur de la contingence, essayer de s'insérer dans le temps et d'y rester. Si la raison doit compter avec la fortune, cette dernière doit être à son tour reconnue pour ce qu'elle est, ni maudite dans l'adversité, ni souveraine dans les situations favorables, ni ignorée dans la tranquillité. Méconnaître l'occasion signifie se priver ainsi de la seule chance de réussir et de durer qui nous soit allouée. Or, c'est exactement ce à quoi mène la politique temporisatrice de la République florentine, pourtant si raisonnable. Un élément important se fait jour et occupe une place de plus en plus importante dans la réflexion machiavélienne : entre la prudence défaillante et la fortune omniprésente, la *virtù* vient saisir l'occasion et infléchir le cours des événements.

Le désaveu machiavélien de la passivité florentine ¹¹ s'exprime, dans ses dépêches, par des exhortations plus ou moins explicites à quitter volontairement l'état de neutralité et à prendre parti avantageusement. Les rapports entre États, tout comme ceux entre les hommes, sont des rapports de puissance et d'intérêts qui génèrent des conflits permanents. La stabilité est toujours menacée par l'espoir de gagner plus, ainsi que par la fortune, qui frappe d'un caractère provisoire les acquis présents. Les alliances sont fondées sur des bénéfices communs, mais il n'y a pas, entre les États, plus de « sociabilité naturelle » qu'entre les hommes. Car ces alliances sont automatiquement

11. Voir à ce sujet Sergio BERTELLI, « Machiavelli e la politica estera fiorentina », in M. P. GILMORE (ed.), *Studies on Machiavelli*, Florence, Sansoni, 1972, p. 31-72.

des dangers ou des affronts pour les autres. Dans un contexte divisé entre amis et ennemis, la neutralité est difficile sinon impossible. Les Florentins sont toujours en retard sur le temps, dans un présent prolongé où la raison n'est sûre que de ce qui est déjà passé. Aussi laissent-ils s'éloigner l'occasion, qui est une porte ouverte sur le futur. Les leçons que Machiavel tire de cette situation se retrouveront toutes dans son œuvre politique. Cette œuvre, il ne l'aurait peut-être jamais écrite sans la faillite de la République. Il aurait continué à essayer d'infléchir la situation, depuis sa modeste position officielle, par des missions bien accomplies, des rapports sérieux et un dévouement constant au service de l'*ordinanza*. Mais il ne peut manquer de constater, *post res perditas*, que certaines choses imputées à la fortune sont en fait attribuables aux mauvais jugements des hommes. La paix et la sécurité ne sont possibles que dans un État capable de se donner les moyens pour se maintenir, et elles ne résultent pas de la fuite devant l'engagement sous prétexte de nécessité. Elles passent d'abord par une révision du rapport entre le temps et l'action, qui donne une importance capitale à l'occasion, rectifie l'exploration de l'expérience passée et donne plus d'ampleur au futur. La conséquence la plus importante de cette démarche est le projet machiavélien d'une structure étatique capable d'assurer une force militaire suffisante et en même temps soumise à la politique.

La diplomatie selon la *ragione* consiste en une délibération régulière impliquant l'interprétation des faits présents et la prévision de leur issue. L'ambassadeur accompli délibère avant la décision, imprimant de ce fait à celle-ci une direction qui ne prend pourtant pas la forme d'une recommandation formelle. La prise de décision incombe à ses supérieurs. Par sa position centrale et élevée où convergent les informations en provenance des cours de l'Europe, la Seigneurie est mieux placée pour décider. Mais cette décision se laisse souvent attendre en dépit de sa nécessité. Quelquefois Machiavel attire explicitement l'attention de ses supérieurs sur l'opportunité de prendre parti rapidement, mais il n'appartient pas au secrétaire en mission de donner des conseils à la Seigneurie. La soumission de l'ambassadeur envers les représentants de la République est le reflet de son dévouement à sa patrie. Cette soumission n'est autre chose que le respect des institutions républicaines qui garantissent le bien de la cité. Ainsi, quels que soient les désaccords entre l'évolution d'une situation et un mandat inadapté, ou entre l'opinion de celui qui se trouve sur place et l'attitude de ses mandants, l'ambassadeur s'en remet finalement à la prudence de ceux qui incarnent les institutions. Le secrétaire est d'autant plus tenu à la réserve qu'il n'est pas un véritable orateur. Un décalage s'installe ainsi entre la tâche qu'il doit exécuter pour le compte de la République et sa propre vision des choses. Machiavel se situe à la fois à l'intérieur et à distance par rapport à son office. Cette distance s'exprime à travers les opinions des étrangers rappor-

tées dans ses lettres, et que son rôle d'émissaire lui donne l'occasion de mentionner. L'information sert parfois à faire passer des messages critiques à l'égard des manières de procéder des gouvernants de Florence. Sans aller jusqu'à prétendre que l'information est déformée volontairement ou réduite au simple prétexte, il est permis de croire que Machiavel donne la parole, de façon délibérée et abondante, à des personnes qui expriment des idées contraires à la politique de la Seigneurie. Ces idées sont aussi celles du secrétaire. Selon le *Memoriale a Raffaello Girolami*, l'ambassadeur doit éviter de se mettre en avant dans ses dépêches et emprunter des voies détournées pour formuler ses jugements. Machiavel radicalise ce procédé, qui prend la forme d'une distanciation critique. Dans l'œuvre historique et politique, le discours mis dans la bouche des ennemis, au point de rencontre de l'historiographie classique et de l'expérience diplomatique, permettra à Machiavel d'exprimer son point de vue et de se positionner dans le contexte florentin ¹².

De hauts personnages des cours fréquentées se font quelquefois les porte-parole de Machiavel. Il ne s'agit pas des princes eux-mêmes, car la parole douée d'autorité doit être extérieure aux principaux intéressés pour inciter au doute et provoquer un retour sur soi. Entre autres « amis » que Machiavel cite pour donner un aperçu des opinions dominantes à la cour, ce sont l'évêque de Paris, Étienne Poncher, et Florimond de Robertet, ministre de Louis XII et principal interlocuteur des Florentins à la cour de France après la mort du cardinal de Rouen, qui prononcent les paroles les plus motivantes en faveur d'un engagement concret de Florence du côté de la France. Machiavel se fait l'écho des paroles de ces « sages » de la cour de France auxquels le sort de Florence n'est pas indifférent, et dont le discours diffère également des sollicitations françaises, intéressées uniquement par une implication militaire immédiate de Florence sans égard pour sa sécurité, et de l'attitude florentine, neutre, défensive, temporisatrice. Aux yeux de

12. Selon Eugenio Dupré Theseider, le conseil d'attribuer ses jugements à d'autres correspond à une pratique courante dans les milieux diplomatiques de l'époque, cf. *Niccolò Machiavelli diplomatico*, Côme, Marzorati, 1945, p. 31-32. Mais Machiavel s'empare de ce procédé pour en faire une arme polémique. Pour la dette de Machiavel envers l'historiographie classique à ce sujet, voir Thierry MÉNISSIER, *op. cit.*, p. 129-137. Donato Giannotti se rappelle les révélations de Machiavel concernant sa manière de traiter, dans l'*Histoire de Florence*, l'ascension de Cosme de Médicis sans déplaire aux maîtres de la cité : « *Cost io dirò i casi che successero quando Cosimo prese lo stato; ma non dirò in che modo e con che mezzi uno pervenga a tanta altezza. E chi vorrà anco intendere questo, noti molto bene quello ch'io farò dire ai suoi avversari, perché quello che non vorrò dire io, lo farò dire ai suoi avversari* », cité par Eugenio GARIN, *Machiavelli fra politica e storia*, Turin, Einaudi, 1993, p. 47-48 (« C'est ainsi que je narrerai les événements qui se sont déroulés lorsque Côme eut pris la direction des affaires, mais je ne dirai pas de quelle façon il s'y prit et de quels moyens il usa pour parvenir à ce sommet. Celui qui voudra s'éclairer sur ce point devra prendre bien garde à ce que je ferai dire à ces adversaires parce que, ce que je ne voudrai dire comme venant de moi, je le ferai dire à ses ennemis », cité dans Roberto RIDOLFI, *Machiavel*, trad. française de F. Hayward, Paris, Arthème Fayard, 1960, p. 255).

Machiavel, une armée propre et la suprématie de la Toscane seraient pour Florence une meilleure garantie de sécurité que la neutralité en position de faiblesse. Il s'y emploie de toutes ses forces, en mettant sur pied la milice florentine, mais également en proposant une prudence prévoyante et agissante pour remplacer à la direction des affaires la prudence traditionnelle, circonspecte et timorée. Celle-ci gouverne au jour le jour, laissant aux circonstances défavorables le temps de s'accumuler et de se transformer en nécessité. Celle-là voit loin dans le futur et devance la nécessité, en comptant sur la *virtù* pour saisir l'occasion. La fragmentation, l'accumulation et l'attente ne sont pas des manières appropriées de vivre le temps soumis à la fortune : elles font oublier son inégalité qualitative et ont pour conséquence l'aveuglement devant l'occasion. La fortune est pourtant omniprésente dans les consciences, mais les pratiques censées y répondre s'avèrent cruellement inadaptées. En effet, l'action décidée par la raison doit être commandée par une accumulation de circonstances, défavorables (nécessité, contrainte, absence de choix) ou favorables (certitude de la victoire, choix sans effort). Or la fortune ne laisse pas de place à la certitude, et l'expectative de la raison mène systématiquement à la démission devant la nécessité.

En guise de réaction à cet état d'esprit, Machiavel rattache le succès politique à une capacité efficace mais rare, la *virtù*, dont la principale tâche consiste à reconnaître et à saisir l'occasion. Cette occasion n'est plus le moment évident et attendu qui permet de choisir sans effort une victoire presque assurée, mais un risque à prendre et à transformer en succès. Ce n'est pas une certitude, mais une ouverture à plusieurs issues possibles. Elle peut représenter une chance d'infléchir les événements avant que ce ne soient les événements qui obligent à l'action. En revanche, elle n'est rien pour ceux qui ne la voient pas, et n'est qu'un leurre pour ceux qui en profitent pour s'élever, mais se laissent ensuite porter par la fortune et s'écroulent à son premier revers. Ce qui pousse à agir, la nécessité ou l'occasion, sont une conjoncture contraignante ou un ensemble de conditions arrivées progressivement à un terme favorable. Néanmoins, l'occasion semble prendre chez Machiavel une importance toute particulière du fait de sa méconnaissance systématique par ceux qui devraient la saisir. Inattendue, arbitraire et éphémère, l'occasion est une émanation de la fortune. La contingence insurmontable, exacerbée par l'impéritie des hommes, se laisse maîtriser à travers l'occasion. L'homme se voit accorder la possibilité de vaincre (provisoirement) la fortune avec son infime coopération. Mais cette possibilité n'est pas donnée à tous. C'est la *virtù* qui est appelée à saisir l'occasion et à œuvrer ensuite pour donner un avenir à son action. À une époque où l'art politique réside dans des pratiques viciées par les habitudes corrompues des temps modernes, Machiavel se charge de révéler cette nouvelle vertu à ceux qui la possèdent sans le savoir.

Rester neutre, c'est donc non seulement l'effet d'une réelle faiblesse, mais également d'une erreur de perception du temps et d'une inadéquation des manières de procéder. Pendant sa deuxième légation auprès de César Borgia, c'est un « ami », dont Machiavel ne livre pas l'identité, qui se fait son porte-parole pour confronter la Seigneurie aux conséquences de son irrésolution. Ce personnage occupe une place importante, il est « *uno di questi primi* » de Borgia, donc bien placé pour savoir. Sa position est celle du camp adverse, mais il apparaît comme crédible, car son point de vue est dissocié de celui du duc. Il exhorte Florence à reconnaître l'ancienne *condotta* qu'elle avait été obligée de conclure avec le duc l'année d'avant, lorsque celui-ci avait envahi, saccagé et soulevé le territoire florentin. À cette époque, ayant momentanément perdu le soutien de la France après le refus de payer la solde des mercenaires rebellés sous les murs de Pise, les Florentins redoutaient une restauration des Médicis avec l'appui des troupes borgiaennes. La situation a changé depuis : Florence est à nouveau en bons termes avec la France, tandis que le duc se trouve menacé par ses anciens alliés. Mais la méfiance envers le duc est plus grande que le désir de se débarrasser de Vitellozzo Vitelli et de reconquérir Pise. Malgré le soutien du roi de France, les Florentins ne veulent pas entendre parler d'un accord qui mettrait leur défense entre les mains de Borgia. Pendant les quatre mois de la légation machiavéienne, les prétextes se succèdent pour éluder cet accord, d'autant plus que l'issue du conflit entre le duc et les conjurés de la Magione n'est pas connue. Machiavel était pourtant favorable à une alliance avec César Borgia. Pour lui, Florence pouvait tirer certains avantages de l'offre du Valentinois. Il désapprouve la politique de neutralité menée par la Seigneurie qui, non seulement n'est pas profitable, mais risque en plus de laisser Borgia seul maître de la plus grande partie de l'Italie centrale. C'est le même « ami » qui se charge de détailler pour les supérieurs de Machiavel les avantages d'un engagement pris avec le duc et de leur signifier que l'occasion ne se présentera pas une deuxième fois : « ... *quello amico [...] tucto di mi pugne, dicendo che chi aspetta tempo et hallo, cerca migliore pane che di grano, et che tuctavia non si truova l'occasione parata* »¹³. Qui attend l'occasion alors qu'il l'a déjà sous les yeux, commet une erreur de perception du temps, comme nous l'avons remarqué plus haut, mais aussi et surtout une erreur de calcul politique. L'irrésolution est le principal défaut des républiques faibles et mal conseillées, « de sorte que toutes les décisions qu'elles prennent leur sont

13. *Opere* II, p. 706 (« ... cet ami qui ne cesse de me redire que temporiser, c'est courir après un mieux impossible et perdre une occasion propice », in MACHIAVEL, *Toutes les lettres officielles et familières*, présentées et annotées par Edmond Barincou, Gallimard, 1955, vol. 1, p. 247). L'ami apparaît pour la première fois dans la lettre aux Dix du 17 octobre 1502. Il est cité plusieurs fois par la suite, parfois longuement, cf. les lettres aux Dix du 8 novembre, 13 novembre, 20 novembre et 9 décembre 1502.

imposées par la force ; et si elles font quelque chose de bien, c'est par contrainte et non par sagesse »¹⁴. Les *ritratti* viendront s'inscrire dans l'espace critique qui s'ouvre nécessairement au long de la correspondance machiavélienne. Ils résultent du besoin de combler le décalage entre la politique que l'émissaire est censé servir et son propre regard sur la réalité.

La naissance de l'œuvre politique

S'il est évident qu'il y a un lien entre l'expérience et l'œuvre politique, il nous semble que ce lien ne doit pas se penser comme une parfaite continuité. *L'arte dello stato* se situe à la fois dans le prolongement de l'expérience machiavélienne et contre la politique qui l'a occasionnée. Il ne suffit pas de dire que la correspondance diplomatique de Machiavel et les écrits de sa période active contiennent en germe les éléments de sa pensée de la maturité. Si l'œuvre est nécessaire, c'est aussi parce que les pratiques politiques dont elle se nourrit apparaissent comme insuffisantes. La réflexion a besoin de s'élever au-dessus du métier pour considérer ses principes, de s'opposer à un état de fait qu'elle juge insatisfaisant. L'expérience acquise, déjà travaillée par le regard critique du praticien Machiavel, est maintenant retraversée par le regard de l'auteur politique et mise au service d'un projet de plus grande envergure. Si l'on retrouve dans *Le Prince* des éléments propres à la prudence diplomatique (nous y reviendrons), il est tout aussi vrai que le traité est issu de la conviction que la prudence « raisonnable » des gouvernants et des ambassadeurs est frappée d'impuissance devant la fortune.

On pourrait voir dans la rédaction du *Prince* une façon, pour Machiavel, de combler le manque que son éloignement des affaires a laissé dans sa vie. L'opuscule ne ferait que poursuivre le *ragionare dello stato*, comme dans la correspondance avec Vettori. Cette discussion sur les choses de l'État porte sur les relations internationales et consiste à mesurer les forces en présence, à estimer le parti que doit prendre chaque acteur et à conjecturer la suite des événements. De ce point de vue, *Le Prince* prolongerait la logique diplomatique. Il ne serait qu'un *ghiribizzo* de plus, comme l'indique la lettre du 10 décembre 1513, où Machiavel dit à Vettori : « *E se vi piacque mai alcuno mio ghiribizzo, questo non vi dovrebbe dispiacere* »¹⁵. Un caprice de l'esprit qui veut se donner prise sur les événements sans trop y croire. À ce niveau, la logique politique est un jeu qui consiste à commenter et à corriger la carte des relations internationales, selon les critères propres aux raisonnements diplomatiques et avec l'autorité de l'expérience en la matière. L'exigence

14. *Discours*, I, 38, *Œuvres*, p. 256.

15. *Opere* II, p. 296 (« Et si jamais l'un de mes caprices vous plut, celui-ci ne devrait pas vous déplaire », in *Le Prince*, PUF, *op. cit.*, p. 531-533).

d'occuper une place sur cette carte appelle également une réflexion sur la nécessité d'une réforme interne (forme du régime, organisation militaire). Les amis externes et internes constituent, avec les armes propres, les fondements que chaque État doit mettre en place pour se maintenir. Mais l'ambition de Machiavel est de reconsidérer les bases mêmes de ce jeu, en convoquant tout ce qu'il a retiré de son expérience et de ses lectures, afin précisément de conjurer l'impuissance du raisonnement et de la politique traditionnels. Aussi son traité acquiert-il une portée tout autre et dépasse, par l'originalité et l'ampleur de son projet, le statut de caprice de l'esprit amené à être désavoué par le cours des choses.

Le Prince garde donc, dans une certaine mesure, l'empreinte de la prudence diplomatique. On reconnaît l'ancien envoyé ou le correspondant de Vettori dans les chapitres III et VII notamment, où des analyses conjoncturelles font le bilan des possibilités qui s'offrent aux choix des acteurs politiques. Louis XII a fait les mauvais choix, César Borgia les bons. Cependant, le premier n'a pas perdu le royaume de France, tandis que le deuxième s'est écroulé avec son nouvel État. La question se pose donc de savoir ce qui fait la puissance d'un État, ce qui exige d'aller au-delà des analyses à court terme. Aussi *Le Prince* n'est-il pas une simple formulation condensée du métier de l'État. En premier lieu, il se situe de l'autre côté de la diplomatie : le prince doit chiffrer ce que l'ambassadeur est censé déchiffrer. L'ancien diplomate met au service du prince un savoir qui lui servait autrefois à décrypter les actions des princes qu'il avait devant lui.

En deuxième lieu, *Le Prince* ne prolonge pas la logique diplomatique, mais manifeste une volonté de reprendre en mains la politique et d'en finir avec la conduite des affaires « au jour le jour ». Une nouvelle assise est donnée à l'action, à partir de ces mêmes éléments qui servaient aux émissaires à estimer les forces en présence, à savoir les « fondements » : la force militaire, les alliés, l'organisation du pouvoir, les qualités du prince. Le regard se déplace maintenant vers les fondements intérieurs de la puissance d'un État. La clé de la survie en contexte international se trouve dans la politique intérieure. La réponse n'est pas uniquement institutionnelle, surtout lorsque les institutions sont devenues incapables de rendre les hommes bons. Elle est humaine, combinant la capacité individuelle et la force militaire.

Enfin, en troisième lieu, Machiavel a maintenant la possibilité de quitter la position décentrée dans laquelle il se trouvait lorsqu'il était en mission pour se placer définitivement dans une position qui est non seulement centrale, mais surtout élevée. Centrale, elle l'était aussi d'une certaine manière lorsque, de retour à Florence, il retrouvait son poste à la chancellerie pour recevoir et distribuer des informations et des instructions au nom de ses supérieurs. Mais Machiavel peut maintenant considérer tout le passé, ancien et récent. *Le Prince* résulte du regard synthétique de l'auteur qui se donne

la possibilité de fédérer simultanément, autour du grand thème des principautés nouvelles, les ressources accumulées au fil des années. En développant le regard synthétique, la vue haute depuis les « lieux élevés » où sont placés les princes, Machiavel retrouve en quelque sorte la position qui était autrefois celle de ses mandants, vers laquelle convergeaient les informations acheminées par les émissaires disséminés dans l'espace. Se trouvant sur place, l'émissaire était le témoin oculaire des événements racontés. Ce qu'il ne voyait pas, il le retirait de ce qu'il entendait dire ou de ce qu'on lui rapportait. Mais le fait de voir et d'entendre personnellement n'était pas une garantie de vérité, les événements variant trop vite et les personnes cachant leurs véritables intentions. Tout un art d'accès à la vérité intervenait alors, consistant dans la multiplication et la confrontation des sources. La perspective de l'envoyé n'était pourtant que partielle, malgré les résumés des informations qu'on lui envoyait. Il lui manquait la vue d'ensemble pour pouvoir juger de la situation dont il était témoin, ou bien pour pouvoir, en l'absence de toute certitude, confronter les informations rassemblées à des informations provenant d'autres sources plus éloignées. Cette vue d'ensemble, Machiavel la recrée dans *Le Prince*. Il peut maintenant embrasser du regard les *ritratti* thésaurisés : c'est toute la *verità effettuale* des choses qui se déploie devant lui. Nous devons donc examiner la manière dont l'expérience devient histoire et fournit ainsi le support d'un nouvel art politique.

Avec le traité du *Prince*, on passe des analyses conjoncturelles à des considérations d'ordre général, et de l'observation directe à la révision postérieure du passé en fonction d'un projet politique. Machiavel est conduit à s'élever de l'application pure et simple de certaines pratiques aux sources mêmes de la connaissance et des capacités qui les fondent. Cependant, la matière du *Prince* n'est pas l'expérience telle quelle, la réalité objective du passé vécu, mais une expérience disposée dans un certain nombre de *ritratti*. Le principe du *ritratto* est de sélectionner, d'un point de vue postérieur à l'expérience directe, certains effets (la réussite, la puissance ou, au contraire, l'échec, la faiblesse) dont il s'agit d'examiner les causes afin de pouvoir les imiter ou les éviter. Ces « extraits » de l'expérience permettent de fixer les possibilités offertes par la réalité sous la forme d'un capital de *ritratti*. Il ne s'agit pas de rendre la réalité foisonnante plus accessible à la raison en la simplifiant, mais de garder en mémoire un certain nombre d'effets déjà interrogés dans leurs causes. Cela ne veut pas dire que la réalité est réduite à un nombre limité d'effets. Une fois que l'esprit s'est attaché à examiner un effet, les procédés ou les actions qui l'ont produit sont référés à un nombre limité de possibilités. La descente des effets (succès, échec) aux causes (actions, qualités, faits objectifs) constitue le travail préalable sur l'expérience. La relation entre les causes et les effets est loin d'être donnée une fois pour toutes, car la fortune peut intervenir pour la rendre incertaine. L'observateur de la

réalité, lecteur de l'histoire ne peut que cumuler les *ritratti* sans être en mesure d'établir sur leur base des règles définitives, mais seulement de se persuader de certaines constantes. Il peut, en embrassant du regard les *ritratti* accumulés ou en en composant de nouveaux, engendrés dans le rapport sans cesse renouvelé avec l'histoire, organiser ses conclusions sous forme d'affirmations dilemmatiques (« *o vezzezzigare o spegnere* ») ou ultimatives (« *altrimenti non ha [...] remedio* »).

Le *ritratto* représente donc une manière d'interroger l'expérience et de la mettre en forme à partir du présent. L'histoire ancienne, où les faits se montrent non seulement dans leur multiplicité mais aussi dans leur déploiement causal, élargit le champ des possibilités que présente l'expérience vécue. À son tour, l'expérience devient histoire dans la mesure où la vérité des faits est déjà établie et leur mise en ordre postérieure déjà effectuée. Démarche historiographique, le *ritratto* est surtout un recadrage politique original du regard sur l'expérience. En ce sens, il est commun à l'approche machiavélienne de l'expérience et de l'histoire. Le passé n'est pas convoqué afin de fournir des recettes pour les comportements présents, mais pour nourrir la réflexion sur les manières de procéder et leurs effets. L'analyse du passé sous cet angle permet d'en dégager, avec beaucoup de précautions, des similitudes entre les manières de procéder qui rendent possible l'imitation. Il ne s'agit pas d'une analyse objective qui chercherait à identifier des « lois » dans la réalité. Machiavel ne vise pas à assigner définitivement une cause à un effet, mais étudie un effet de façon à circonscrire le nombre de ses causes. L'immense effort qu'il entreprend pour déceler la rationalité du domaine politique, fragile et douteuse, passe par l'élargissement du domaine des *cose*, des faits humains compris dans l'histoire prolongée par l'expérience, pour offrir au regard critique le plus grand nombre de possibilités que les *ritratti* vont par la suite classer et restreindre.

Deux éléments interviennent dans cette opération : d'une part, la fortune, d'autre part, la nature humaine. Le hasard incontournable et l'invariant passionnel qui définit les hommes, deux négativités absolues, enserrant le domaine politique : ils lui confèrent et lui dénie en même temps la rationalité, ils exercent une contrainte sur l'action mais aussi, dans une certaine mesure, laissent faire. Entre les causes et les effets, la fortune qui change les temps peut s'introduire aisément et délier leur rapport : aussi voit-on « des gouvernements variés faire advenir une même chose et qu'on peut obtenir une même fin en œuvrant différemment »¹⁶, selon la rencontre entre les manières de procéder, dictées par la fantaisie de chacun, et les circonstances dictées par la fortune. L'imitation est dès lors compromise.

16. Lettre de Machiavel à Giovan Battista Soderini (*Ghiribizzi*), Pérouse, 1506, in *Le Prince*, PUF, *op. cit.*, p. 511-513.

Cependant, la nature humaine ne désigne pas les tempéraments individuels que l'on ne peut pas changer, mais les appétits élémentaires et contradictoires qui créent entre les hommes des relations conflictuelles et instables : puissance et sécurité, acquisition et conservation, dont la logique est la surenchère perpétuelle. Maintenue bonne par un régime politique non corrompu, la nature humaine retrouve son penchant au « mal » dans la corruption. Les habitudes prises par les hommes dans ces conditions débordent la politique et la font osciller entre l'immobilisme et le changement aveugle, entre la médiocrité et les pulsions stériles. La *virtù* n'est plus qu'individuelle et de surcroît rendue méconnaissable à elle-même par la corruption des temps. Le message machiavélien vise à atteindre le possesseur de cette nouvelle vertu. Il ne saurait la former ou l'enseigner, mais seulement la révéler, la découvrir sous une strate épaisse d'habitudes et d'ignorance acquises avec la corruption, et la guider pour lui éviter de s'oublier ou d'abandonner son œuvre avant le terme. La *virtù*, dans son combat avec la fortune, concentre l'irrationalité indispensable à la mise en place d'un art politique rationnel. L'*arte dello stato*, centré au départ sur la *virtù*, est cet art politique qui va au-delà de la prudence pour la retrouver ensuite sous un jour nouveau. Basé sur une connaissance tirée de l'histoire et sur une action menée par la *virtù* en l'absence de toute finalité morale, l'*arte dello stato* intègre les caractéristiques de l'art (règles forgées dans la pratique, dimension productive dans la création d'un nouveau pouvoir) pour créer un cadre où la prudence calculatrice et prévoyante redevient possible.

Dans *Le Prince*, on ne voit pas les *ritratti* mais leur sublimation, à travers les exemples (personnages, États ou peuples). Nous sommes ainsi conduits à relire le traité à la lumière de la méthode que Machiavel y emploie, afin de mettre en évidence le cheminement de sa pensée. Le cadre général de la réflexion machiavélienne est fourni par la prudence diplomatique, comme le montre le plan du *Prince* : après avoir décrit les types de principautés, « les causes de leur bonheur et de leur malheur, et [...] les façons dont beaucoup ont cherché à les acquérir et à les garder » (chapitres I-XI), Machiavel étudie les attaques que ces principautés peuvent subir et les défenses ou les fondements qui doivent être les leurs (chapitres XII-XIV), pour passer ensuite aux « manières et [...] comportements du prince avec ses sujets et ses amis » (chapitres XV-XXIII). L'ancien ambassadeur mesure « *secondo la ragione se uno ha ad vincere una impresa o no* »¹⁷. Les critères sont ceux que les ambassadeurs emploient pour évaluer les forces en présence et conjecturer l'issue d'une entreprise. Cependant, Machiavel s'intéresse aux causes que l'on peut déceler derrière les effets observables dans la réalité. Sa lecture de sa propre expérience et de l'expérience humaine conser-

17. Lettre d'Allemagne (8 février 1508), *Opere* II, p. 1098.

vée dans l'histoire, sa conversation avec les « *antiqui uomini* » et avec les grands personnages rencontrés au cours de ses missions est guidée par le désir de connaître « les raisons de leurs actes »¹⁸. Dans la tentative de mettre à jour la rationalité de la politique afin de refonder les manières d'agir, le *ragionare* (calcul diplomatique) cède la place au *discorrere* ou *esaminare* (examen rationnel de l'expérience)¹⁹.

Les plus nombreux, affirme Machiavel dans les *Ghiribizzi* à Soderini, voient dans les choses la fin et non le moyen, les effets et non les causes. Mais les prudents ne s'arrêtent pas à la surface des événements, ils essaient de découvrir une régularité dans ce qui les suscite. « Le ciel, le soleil, les éléments, les hommes » ne changent pas (avant-propos au livre premier des *Discours*), mais la surenchère engendrée par les désirs humains et la mobilité de la fortune font le lit du changement endémique. Dès lors, la diversité du réel l'emporte sur les règles. Comment et pour qui l'imitation est-elle encore possible ? Si la fin ultime est de devenir et de rester prince, conformément en cela au désir naturel d'acquérir, comment savoir si un moyen est bon ? Il n'y a pas de moyens efficaces ou inefficaces en soi, on gagne ou on perd « selon les accidents » (*Ghiribizzi*). L'interrogation machiavélienne débouche sur la réponse qui est donnée dans le chapitre XXV du *Prince*. En affirmant que la fortune et les hommes se partagent par moitié la maîtrise des actions humaines, Machiavel n'entend pas déplorer la part de la fortune, irrévocable, mais l'inhabileté et la mollesse des hommes qui n'assument pas la moitié qui leur revient et laissent la fortune s'emparer de l'ensemble de leurs actions. Compte tenu de la « qualité des temps » contemporains, les impétueux réussissent mieux que les circonspects contre la fortune-femme, celle qu'il faut « battre et [...] frapper ». Mais l'action ne se déroule pas dans un présent perpétuel, elle doit prendre en charge le futur. Par ailleurs, les tempéraments humains ne possèdent pas la plasticité nécessaire pour s'adapter aux circonstances changeant sans cesse. La « moitié » des actions que les hommes doivent mener ne consiste pas dans l'impossible changement de leur tempérament rigide, mais dans celui des habitudes prises avec la corruption des temps. La *virtù* est appelée à saisir l'occasion (en « se rencontrant » avec les circonstances), mais également à construire des « remparts et des digues » contre la fortune-fleuve. S'il est impossible de prévoir en détail les futurs contingents, de déduire rigoureusement le futur à partir du passé et du présent, il faut comprendre que le temps « peut apporter avec lui le bien comme le mal » (*Le Prince*, III) et agir en conséquence, c'est-à-dire en dressant des remparts sur lesquels ces changements n'auront plus de prise. Les manières de procéder sont relatives aux circonstances gouvernées par la

18. Lettre du 10 décembre 1513, *op. cit.*, p. 531.

19. Pour la distinction entre ces deux termes, voir Thierry MÉNISSIER, *op. cit.*, p. 150-159.

fortune, mais Machiavel oppose à l'impossible versatilité des manières de procéder, la masse de l'État que la *virtù* est censée édifier et introduire dans l'histoire. On ne peut prescrire absolument des règles d'action efficaces. L'amplitude du regard sur l'expérience permet néanmoins d'établir, de façon cumulative et synthétique, que certains moyens sont meilleurs que d'autres. Machiavel se livre à un travail de décantation de l'expérience, afin d'isoler un certain nombre de causes assignables aux phénomènes majeurs qui structurent *Le Prince*. La démarche, soutenue par des exemples et parsemée d'épreuves, rebondit sur d'innombrables « je conclus donc » pour arriver au dénouement du chapitre XXV et à l'exhortation finale. *Le Prince* n'est pas une somme théorique, mais le résultat, l'épreuve et implicitement la poursuite inachevée du *discorrere*.

Résumé : *Le lien entre l'expérience acquise par Machiavel au service de la République florentine (1498-1512) et l'œuvre politique écrite après son éloignement forcé des affaires est explicite. Tous les commentateurs se sont attachés à déceler, dans la correspondance diplomatique et les écrits mineurs antérieurs perdus, les thèmes qui réapparaîtront de manière aboutie dans les textes majeurs de Machiavel. Cependant, le passage de la pratique à la « théorie » n'est pas immédiat. Le ritratto, composé d'extraits d'expérience regroupés autour d'une question particulière, permet une problématisation originale de l'histoire présente et s'inscrit dans l'écart qui se creuse, tout au long de l'activité diplomatique de Machiavel, entre la politique florentine qu'il est censé servir et sa propre vision des choses. Aussi le traité du Prince se fonde-t-il, non sur une réalité brute, mais sur une expérience déjà disposée dans un certain nombre de ritratti. Un immense effort pour rationaliser la politique à partir du particulier est ainsi entrepris par Machiavel, sans pour autant sacrifier ce qui précisément déclenche cette entreprise et la rend interminable, à savoir, l'irréductibilité de la fortune.*

Mots-clés : *Machiavel. Histoire. Diplomatie. Prudence. Action.*

Abstract : *The connection between Machiavelli's career in the Florentine chancery (1498-1512) and his achieved political work is explicitly formulated in the dedication of The Prince. Many scholars have noticed that Machiavelli's diplomatic letters and first writings anticipate the main themes characteristic of his political thought. However, the transition from experience to political « theory » is not so immediate. In his writing of political experience, Machiavelli resorts to the ritratto, which is composed of excerpts from the reality witnessed during his diplomatic missions. The ritratto is a critical questioning of political experience from the consideration of practical effects. Consequently, the experience on which the treaty of The Prince is based is not a copy of real-life facts, it is a sum of ritratti already shaped by the view of the political thinker, historian of the present. Thus, Machiavelli endeavours to rationalize political action through a never-ending conceptual undertaking based on particular events subjected to fortune.*

Key words : *Machiavelli. History. Diplomacy. Prudence. Action.*